FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

XXXIV. Comment le chevalier Rigobert envisage l'institution du duel.—Une nouvelle manière de plumer les canards.

J'eus beau faire ; je ne parvins pas à détourner le chevalier de son point de vue : il ne voulut pas croire que ce duel eût d'autre but que de donner un relief public à Lucien et une occasion de se manifester avec avantage. D'ailleurs loin de refuser son concours, il ne tarissait pas en remerciement de ce que j'avais songé à lui. Il m'était acquis, ajoutait-il, et portait à mon jeune homme un intérêt des plus vifs. Je n'avais pas à en demander davantage : le but de ma visite était atteint, et j'allais me retirer, quand il m'arrêta par un geste et me fit asseoir près de lui.

— Un instant, dit-il, si nous mettions tout en ordre dès à présent? Il y a un document public à rédiger ; si nous le préparions? Demain, me direz-vous, demain! Mon cher, demain, nous appartiendrons à nos émotions et nous n'aurons plus la tête aux délicatesses du style. Puis, qui sait s'il n'y aura pas un déjeûner au bout? et alors adieu la présence d'esprit. Il est donc sage de composer notre note officielle dès aujourd'hui. Voyons, Népomucène, mettez-vous là et aidez-moi. Du simple tout ce qu'il y a de plus simple.

C'était une proposition au moins étrange que celle de raconter un duel avant qu'il fût consommé ; j'en fis l'observation au chevalier.

— Bah! dit-il, est-ce que ces choses-là ne se passent pas toujours de la même manière? C'est du protocole, mon cher ; qui en a lu un en a lu vingt. Tenez, voici :

" Une rencontre a eu lieu ce matin au bois de Vincennes entre le peintre Maxime et Lucien Merinval. Après deux balles échangées, les témoins ont déclaré que l'honneur était satisfait."

— Eh bien! que vous en semble? reprit le chevalier ; n'est-ce pas ce que vous avez vu hier et ce que vous verrez demain? On complétait les variantes.

— En effet!

— Mais c'est là, mon cher, la moindre affaire. Arrivons au point délicat. Népomucène, ajouta-t-il, en me regardant entre les deux yeux, comme s'il eût voulut m'arracher ma pensée, de quelle manière désirez-vous figurer dans l'événement? Expliquez-vous avec sincérité. Sa voix avait pris une certaine solennité en m'adressant cette question.

—Qu'est-ce à dire, chevalier, et comment l'entendez-vous?

— De la franchise, mon cher, c'est tout ce que j'attends de votre part. Ma plume vous est acquise; j'irai aussi loin que bon vous semblera. Profitez de l'occasion : elle est bonne je m'y connais. Tout se glisse dans les journaux au moyen d'un bulletin de duel. Voulez vous que je vous pose en brave ou en esprit conciliant? Voulez-vous que je profite de la circonstance pour énumérer vos titres? Parlez.

— Moi, chevalier? Vous me rendrez le service de ne me nommer en aucune façon. Voilà ce que j'exige.

— Touchante discrétion! Eh bien! Népomucène, vous me donnez là un exemple que je veux suivre. Je pourrais abuser de cette affaire, c'est mon droit ; je n'en userai même pas. Voici les seuls mots que j'ajouterai à cette note afin de la compléter.

" Au nombre des témoins figurait le chevalier Rigobert, décoré de plusieurs ordres et dont le nom jouit d'une célébrité européenne."

— J'espère, reprit-il en achevant de tracer ces lignes, que j'y mets de la modération. Je veux avoir au moins ce trait de ma vie.

Tous nos accords étaient faits ; le chevalier avait promis de me rejoindre chez moi à une heure désignée de la soirée : c'était celle que Lucien m'avait fixée lui-même et où nous devions arrêter nos dernières dispositions.

XXXV. Où Népomucène se croise les bras et s'abandonne à des impressions mélancoliques.—Une visite inopportune.

Après que je me fus assuré de l'assistance du chevalier, je regagnai mon logement et me décidai à ne le plus quitter jusqu'à ce que cette affaire eût été bien liée. Il se pouvait que Lucien passât chez moi ou y envoyât quelque exprès, et cela au moment où je m'y serais le moins attendu. Je ne voulus pas accroître par des allées et venues infructueuses les embarras qui accompagnent ces sortes de négociations. Ordinairement, je ne dînais pas chez moi ; ce jour-là, je dérogeai à mes habitudes. Chez le traiteur le plus voisin, je commandai un petit repas et fis mettre la nappe dans ma chambre, au coin de mon feu. En même temps je donnai des ordres pour qu'on ne laissât entrer que Lucien et Rigobert, et qu'on refusât indistinctement toute autre personne qui se présenterait.

Ces précautions prises, j'eus quelques heures devant moi pour me reconnaître et me recueillir. J'en éprouvais le besoin. Il m'était impossible d'envisager l'affaire du même point de vue que le chevalier ; elle pouvait acquérir de la gravité. Non pas que je me grossisse les risques qui attendaient Lucien : je savais ce que sont les duels, et qu'on y est très médiocrement animé du désir de s'entre-détruire. C'est une petite rancune qu'on assouvit, une vanité qu'on satisfait ou une émotion que l'on cherche : voilà tout. Ni les motifs, ni les sentiments ne sont à la hauteur de l'acte ; on n'y va ni pour tuer, ni pour être tué ; de part et d'autre, on n'est point altéré de sang humain. Je n'ignorais rien de tout cela, et c'étaient autant de motifs de me rassurer. Eh bien! je n'y parvenais point. L'issue inoffensive d'un duel était la règle, oui ; mais cette règle comptait de terribles exceptions. J'en avais la mémoire pleine. Combien de ces affaires, engagées avec une légèreté coupable, s'étaient terminées par des événements douloureux! Combien, commencées en partie de plaisir, avaient dégénéré en catastrophes! Le fer et le plomb sont des instruments brutaux qui de loin en loin rappellent leur puissance à ceux qui s'en jouent. Voilà de quelles appréhensions j'étais assailli. Je redoutais un malheur imprévu. Plus j'observais Lucien, plus il me semblait marqué du sceau de la fatalité ; plus je voyais en lui un de ces hommes que le hasard bat avant le temps. Tout dans sa vie prenait un caractère particulier et qui ne ressemblait à rien de ce que je remarquais autour de moi. C'était un cachet à part et une empreinte qui lui était propre. Or, n'y avait-il pas lieu de craindre qu'il ne portât sur le terrain cette singulière destination, et que, là où d'autres ne trouvaient qu'un passe-temps, il trouvât, lui, l'arrêt suprême d'où on ne se relève plus? Et, dans ce cas, quelle douleur pour moi et quelle responsabilité!

La veille encore, j'avais reçu de Mme Mérinval quelques lignes charmantes et le tribut accoutumé. Le fils avait pu m'oublier, la mère ne m'oubliait pas. Elle en était encore aux premières illusions et croyait que le jeune homme grandissait sous mes yeux et à l'ombre de mon influence ; elle ne s'imaginait pas qu'il eût pu changer de tutelle, encore moins qu'il fût allé demander un asile à l'ennemi. La digne femme présumait que rien n'était changé parce qu'elle ne changeait pas. Jamais son présent n'avait témoigné de plus de soins ni exhalé plus de parfums. C'était d'un choix irréprochable, la fleur du Périgord. J'avais examiné une à une les pièces de l'envoi : pas un défaut, pas une tare ; toutes étaient charnues, noires, veinées, savoureuses ; en un mot, parfaites de tout point. La veuve s'était surpassée. Du lieu où j'étais, je pouvais recueillir les preuves sensibles de cette supériorité. La bourriche était encore chez moi, et elle remplissait la maison d'arômes suaves et pénétrants.

Et c'était dans ce moment, presque à la même heure, que la vie du jeune homme allait être mise en question. Douloureuse coïncidence! Voilà comment je répondais à cette attention qui ne s'était jamais démentie, à ces témoignages réguliers et toujours plus exquis, à cette sollicitude maternelle si manifeste par ses dons! Le lendemain peut-être, au lieu d'une lettre de remercîment, ce serait une lettre de condoléance que j'aurais à écrire et à envoyer. Et, cependant, elle avait dû compter sur moi, cette malheureuse mère! Elle avait dû supposer que je la remplacerais près de son fils que je veillerais sur lui, que je l'empêcherais de dépenser ses plus belles années en de folles poursuites, que je l'arrêterais à temps sur la pente du mal, enfin que je ne lui laisserais pas jouer son existence en insensé, dans la plus inégale des parties, sur un premier coup de dé, au hasard, en aveugle avec toutes les chances contraires et pas une seule en sa faveur. Voilà sur quel oreiller d'illusions dormait alors la pauvre veuve : et quel réveil nous lui préparions! Je lui tissais de mes mains un vêtement de deuil, à elle qui me faisait tant de fête!

Hélas! si je souffrais pour elle, je souffrais aussi pour moi ; la douleur m'arrivait ainsi de tous les points et m'assiégeait sous toutes les formes. Dans les jours heureux et quand Lucien me négligeait pour ses amours, je pouvais l'oublier, me passer de lui, éloigner son souvenir comme un fardeau importun. Mon cœur trouvait dans ses façons d'agir la force nécessaire à des représailles ; il s'aguerrissait dans le soin de ma dignité. Mais sitôt que les choses s'embrouillaient, sitôt qu'il y avait un nuage au ciel et une ombre dans la vie de mon enfant, adieu mon orgueil, adieu ma réserve, adieu mon indifférence! Je comprenais alors par combien de points nos existences se touchaient, et qu'aucune puissance humaine ne pourrait me détacher de lui. Ses chagrins devenaient les miens, ses passions aussi ; j'adoptais ses inimitiés et ne laissais à personne le soin de partager ses périls. Je me portais à son secours sans rancune pour le passé, sans condition pour l'avenir : j'étais à lui naturellement ; il me suffisait de céder à mes instincts. Et encore n'avais-je eu jusque là qu'une idée imparfaite de ce sentiment. Pour m'en révéler l'étendue, il fallait une crise : elle était arrivée. Je savais combien Lucien m'était cher depuis que j'étais menacé de le perdre.

Voilà sous quelle pénible impression je passai les longues heures qui me séparaient de mon rendez-vous. Le remords, la douleur, l'inquiétude remplissaient mon âme et s'y succédaient. J'arrivai ainsi jusqu'au soir, et comptais déjà sur le cadran les minutes qui restaient à courir. Il était près de huit heures ; c'était à neuf que Lucien devait venir, Rigobert également. J'y comptais ; qui n'est pas ponctuel en pareil cas? Dès lors il nous restait amplement le temps nécessaire pour tout combiner et tout arrêter d'une manière définitive. Déjà dans ma pensée, je m'étudiais à fixer quelques points, lorsqu'un vigoureux coup de sonnette vint distraire mon esprit de cette occupation. J'écoutai : un débat était engagé à ma porte : ma femme de service maintenait l'honneur de ses consignes et défendaient l'accès de ma chambre contre une personne qui s'obstinait à y pénétrer.

— Quand je vous dis, madame, que monsieur n'y est pas, s'écriait ma gouvernante.

— Il n'y est pas pour d'autres, la bonne, je le veux bien ; mais pour Eulalie de Saint-Epine, il y est toujours. Lâchez-lui ce nom : vous verrez l'effet.

O fatalité! c'était l'inévitable chanoinesse. Si elle entrait chez moi, rien n'était possible : elle allait troubler nos plans et nous condamner au silence. J'étais dans les transes ; il ne me restait plus d'espoir que dans la résistance de mon gardien. Cet espoir ne fut pas de longue durée.

— Madame, dit-elle, il est inutile d'insister. Monsieur est sorti.

— Sorti? le mot est charmant! Et vous le débitez avec un naturel! Dites donc, la bonne, quand on veut passer pour sorti, on ferme au moins ses volets. Voyons, plus de cache-cache avec moi : j'ai aperçu de la lumière de la rue.

— Mais, madame, dit ma gouvernante en insistant et lui barrant le passage.

— Ah! c'est comme ça, s'écria l'irascible chanoinesse ; eh bien! nous allons voir.

D'un poignet vigoureux elle écarta l'obstacle, mit résolument la main sur le bouton de la porte, le pressa et ouvrit : le tout en un clin d'œil et sans qu'on pût l'en empêcher.

— Vous voilà enfin, dit-elle en me découvrant ; ça n'est pas malheureux. On vous tient donc sous cloche, mon cher. Si c'est un genre, pourriez mieux trouver : il vous est commun avec le melon.

— Excusez-moi, chanoinesse, dis-je en essayant de la congédier, j'attends du monde ce soir : il s'agit d'une affaire.

— Des affaires, mon cher, j'en ai aussi et de plus pressées ; vous ne me verriez pas sans cela. En attendant, recevez mes félicitations ; vous avez là un fameux cerbère. Quel chien de garde! S'il en sort des petits, j'en retiens un.

XXXVI. Du rôle que joue une porte cochère dans les mystères d'un hôtel.—Nouvelle complication.

Tout en parlant, la chanoinesse s'était avancée dans ma chambre et y avait pris, sans attendre mon invitation, des dispositions dont le caractère était alarmant. Elle avait fermé la porte avec soin, s'était emparée du meilleur de mes fauteuils et venait de s'y asseoir après l'avoir approché sensuellement du feu ; puis, comme si elle n'eût voulut me laisser aucune illusion sur le caractère de sa visite, elle dénoua lentement son chapeau, détacha son châle et déposa les deux objets sur un divan qui se trouvait à sa portée. En même temps, elle jetait sur mon trumeau un coup d'œil complaisant et y rajustait les portions de sa coiffure que la course avait pu endommager. Point de doute : elle était là avec le dessein formel d'y faire un long séjour et de s'imposer pour un temps indéfini.

Dans les circonstances où je me trouvais, vous devinez quel dû être mon dépit de la voir prendre à ce point ses aises et disposer de mon domicile avec aussi peu de façon. Rien, ni dans mes airs, ni dans mon attitude, n'était pourtant de nature à l'encourager dans ses usurpations. Je restai debout avec tous les signes d'une contrariété évidente, calculant les suites de cet incident et cherchant par quel moyen je me délivrerais de cette créature importune. De vive force il n'y fallait pas songer : elle était d'humeur et de taille à se défendre ; par ruse : je me creusais vainement l'esprit et ne trouvais point d'expédients. Et pourtant il était impossible de supporter longtemps sa présence ; on allait venir : à aucun prix elle ne devait rester. En de pareilles occasions, ce qu'il faut éviter surtout, c'est l'oreille d'une femme, et surtout d'une femme comme celle-ci. Il était même essentiel qu'elle ne vît aucune des personnes que j'attendais ; ses soupçons eussent été éveillés. Ainsi, pour mille motifs il fallait qu'elle vidât la place, et qu'elle la vidât sur le champ. Jugez dès lors de mon impatience! J'attachais encore mes yeux sur la pendule, mais cette fois avec la crainte que l'aiguille ne marchât trop promptement. Il était huit heures et demie : toute minute qui s'écoulait aggravait la situation.

Dans les premiers moments qui suivirent son arrivée, Eulalie ne me fit pas même l'honneur de remarquer mon embarras et mon irritation. Elle continuait à passer en revue les détails de sa toilette, ses mouches, sa guimpe, ses nœuds de ruban, et à y mettre l'ordre qui convient. Ce ne fut qu'après un examen complet et lorsqu'elle eut épuisé ce chapitre, qu'enfin elle se décida à faire un peu d'attention à moi.

— Eh bien! mon cher, qu'avez-vous donc? me dit-elle. Que signifient ces airs de dogue? Il est flatteur, l'accueil!

— C'est qu'il m'est impossible de vous garder, Eulalie, répondis-je avec une componction qui aurait dû la toucher, impossible : j'en suis confus et affligé. Pourquoi forcer une porte ainsi? Vous savez bien que ce n'est, ni par orgueil, ni par caprice, que je me clos. Je suis en affaires, en affaires très sérieuses, je vous l'ai dit.

— Encore! s'écria-t-elle avec hauteur. Et croyez-vous, par hasard, que je vienne pour mon plaisir? Singulier plaisir, en tout cas. Des affronts à bout portant et un visage de porc-épic! Ah ça! mon cher, quelle idée vous faites-vous donc de moi? Me prenez-vous pour un bloc de marbre qui ne sent rien, qui ne voit rien? Quoi! je serais venue ici, à des heures suspectes, sans poignard à la jarretière ni chaperon à mes côtés, j'aurais bourré les gardiens, ouvert la brèche et forcé les entrées, et tout cela pourquoi, dans quel but? Pour y trouver un hérisson. Merci! Vous vous mettez trop haut, mon cher, et vous me mettez trop bas.

Je n'étais à rien de ce qu'elle me disait : ni les reproches, ni les plaintes n'avaient d'action sur moi. L'œil fixé sur le cadran fatal, je voyais l'espace se réduire et les minutes s'envoler.

— Eulalie, lui dis-je, sans répondre à ses boutades, de grâce, laissez-moi. Revenez me voir demain ; ce soir, je ne m'appartiens pas.

— Demain, mon cher? Et qui vous dit qu'il ne sera pas trop tard! Si je suis venu ce soir, c'est que j'ai mon motif aussi ; s'il y a urgence pour vous, il y a urgence pour moi. Autrement, est-ce que je resterais? Est-ce que je ne vous aurais pas montré vingt mille fois les talons? Est-ce que je ne vous aurais pas rendu la monnaie de votre face de sanglier et coup de boutoir pour coup de boutoir? A bien! vous ne me connaissez pas. Quand on me gorge de couleuvres, mon cher, je ne fais pas d'habitude la bouche en cœur ; mais aujourd'hui, j'ai mon motif, je tiens bon, je reste.

— Vous avez donc quelque chose à me dire? repris-je en jetant sur la pendule un regard désespéré.

— Des masses de choses Népomucène, des masses!

— Mais achevez donc alors, achevez ; mes moments sont comptés.

La pendule marquait neuf heures moins le quart. Cependant, la chanoinesse ne s'associait guère à mes impatiences ; elle ne reprit la parole qu'après une pause prolongée à dessein :

— Voici, mon cher : et d'abord quittez vos airs renfrognés ; ça ne vous embellit pas. A la bonne heure, c'est mieux ainsi. Vous saurez donc, Népomucène, que nous touchons à quelque événement.

— Un événement! m'écriai-je frappé d'un mot qui répondait si bien à mes impressions.

— Oui, Népomucène, un événement ; c'est l'expression que renferment mes rapports de police. Je quitte mon agent ; il est convaincu que nous touchons à un événement ténébreux Ce qu'il m'a dit est si grave, que j'ai été entraînée à des excès de gratification en sa faveur. En fait d'argent, je ne pouvais plus rien ; j'ai atteint mes limites ; mais j'ai triplé les indemnités de boisson, et l'ai renvoyé à son poste afin qu'il veillât de près aux mouvements de l'ennemi. Nous y voici, mon cher, le four chauffe.

— Mais qu'y a-t-il donc, chanoinesse? dis-je avec plus d'intérêt.

— Il y a, monsieur.... Ah! vous y prenez goût ; ah! vous ne faites plus le fagot d'épine. Il y a donc que l'hôtel Mauléon est en combustion depuis ce matin ; il y a qu'il s'y prépare une machination quelconque. C'est mon agent qui me l'a dit, et l'Auvergnat a le flair exercé. Il devine les révolutions de famille sur la physionomie des gens ; il lit sur les visages les calamités conjugales et les orages des amours de cœur ; c'est un drôle qui a poussé très loin cette étude et qui en fait l'objet d'un commerce avantageux.

— De grâce, Eulalie, concluez, concluez, dis-je en homme qui repose sur un lit de charbons ardents.

Il était neuf heures moins dix minutes.

— Soit, mon cher, reprit-elle, je conclus ; ne soyez donc plus si rogue. Entre neuf heures du matin et six heures du soir, Lucien est entré huit fois à l'hôtel Mauléon, huit fois il est sorti. Voilà le fait capital ; et, si vous ne le trouvez pas tel, c'est que vous avez un furieux bouchon sur l'esprit. Puis d'autres sont arrivés très affairés, très agités ; ça été des allées et des venues sans fin, des gestes impatients, des figures à l'orages. Lucien surtout ne désemparait pas : quand il sortait, on envoyait la livrée à ses trousses. Et, au milieu de cela, du bruit, du mouvement, des stations sur les portes, des factions aux croisées, enfin tout ce qui caractérise une maison en désarroi, une barque en travers. Aussi mon agent est-il toujours sur les lieux ; il attend que les choses se soient un peu éclaircies. Lucien est encore dans l'hôtel....

—En êtes-vous sûre, chanoinesse? dis-je avec vivacité.

— Comme de ma police, mon cher ; mon espion a l'œil du chat ; il voit plus clair dans les ténèbres. Du reste, nous allons bientôt savoir à quoi nous en tenir. Dès que notre jeune homme sera sorti de chez sa comtesse, l'Auvergnat doit venir ici nous rendre des comptes définitifs. Il vous dira mieux ce qu'il a vu et ce qu'est devenu Lucien.

C'était le coup de grâce : j'en fus anéanti.... Impossible de trouver un mot, une phrase qui répondissent suffisamment à l'état de mon esprit et à l'amertume de mes pensées ; ma tête était remplie de vertiges, mon œil d'éblouissements en vain regardai-je le cadran : je ne distinguais plus rien.

— Vous avez donc donné un rendez-vous à cet homme? dis-je en balbutiant.

— Oui, mon cher, un rendez-vous?

— Ici, chanoinesse?

— Et où donc?

— Et vous allez l'y attendre de pied ferme, sans quitter d'un instant?

— Mais sans doute Népomucène! Voilà une plaisante question.

La mesure était comblée : ma chambre ne m'appartenait plus ; tout le monde en disposait ; elle allait servir à un congrès. Comment parer à cette situation? Quel parti prendre. Eulalie semblait décidée à pousser jusqu'au bout la réalisation de ses plans ; elle s'était étendue dans son fauteuil et s'y était mise à l'aise comme une personne qui a du temps devant soi et cherche des poses favorables au repos. Ses pieds reposaient sur un tabouret, elle avait pris un écran sur la cheminée pour se défendre contre les ardeurs du feu. Sa conduite était achevée, elle n'avait plus qu'à attendre les suites ; à l'ironie qui courait sur ses lèvres, on voyait même qu'elle poursuivait une revanche et voulait me faire expier mes rigueurs.

Mon attitude formait un contraste frappant avec la sienne ; je soutenais mal l'exaspération qui m'animait, et j'avais de la peine à ne pas me livrer à des violences. J'allais et venais dans la chambre, sans but, sans règle, ne sachant à quoi m'arrêter ; j'imaginais vingt combinaisons qui se détruisait l'une l'autre et où le ridicule le disputait à l'impuissance. J'en étais à ce moment où l'esprit perd tout son sang-froid et n'a plus de force que par l'absurdité. Volontiers, j'aurais arrêté l'aiguille de ce cadran qui s'obstinait à marcher avec une régularité désespérante.

Il était neuf heures moins cinq minutes.

Toute seconde comptait désormais ; il me semblait que j'entendais dans l'escalier les pas de Rigobert, et à chaque instant j'allais vers la porte en m'imaginant qu'il venait d'y frapper. Ce supplice ne dura que quelques instants et il eut pour moi la durée d'un siècle.

Enfin, au coup de neuf heures, un bruit plus distinct se fit entendre sur le palier de l'appartement. Cette fois, c'était Rigobert, et comme les consignes données portaient une exception en sa faveur, il fut introduit sur le champ.

— Tiens, c'est vous, chevalier? dit Eulalie en l'apercevant.

— Vous ici, chanoinesse? répondit-il. Et par quel heureux hasard?

L'épithète était singulièrement choisie.

Le sort en était jeté : l'imbroglio commençait. Deux des personnages se trouvaient en présence déjà ; il n'y manquait plus que l'Auvergnat et Lucien, et au train dont allait les choses ils ne pouvaient pas tarder de s'y rendre.

Dans l'histoire des naufrages, on cite de ces capitaines qui jusqu'à la dernière heure disputent aux éléments l'existence du navire qui leur est confié. Il engagent contre la tempête un combat corps à corps, pied à pied, lui opposent les plus savantes et les plus courageuses manœuvres, coupent les mâts, étanchent les voies d'eau, jettent à la mer les marchandises et les agrès ; puis quand il sont arrivés à la limite des ressources humaines, résignés, vaincus, il se tournent vers le ciel qui seul désormais peut quelque chose pour eux. Voilà où j'en étais arrivé : j'avais mon naufrage sous les yeux et je n'y avais pas épargné les efforts ; il ne me restait plus qu'à y assister les bras croisés et à abandonner les choses à la Providence.

XXXVII. Où l'on voit enfin briller un peu d'arc-en-ciel.—Le chevalier Rigobert se trouve sacrifié.

Je m'étais jeté de dépit sur mon divan, et laissai la chanoinesse et le chevalier poursuivre leur échange de civilités. Par la force des choses, j'en arrivais à une abdication complète. Et qu'aurais-je fait de mieux? Mon domicile était devenu la proie des importuns : tout le monde y commandait, excepté moi ; on y entrait comme dans un lieu public. En m'isolant en restant à l'écart, je protestais contre cette violence et opposais à une usurpation évidente la majesté silencieuse de mon droit.

Il manquait d'ailleurs à cette scène un personnage, et je l'attendais : c'était Lucien. Chaque minute qui s'écoulait le rapprochait de nous ; il allait paraître. A tout prendre, sa présence n'ajoutait pas d'embarras nouveau et offrait un moyen de dénouer la situation. De quoi s'agissait-il? D'un peu de persévérance. Il était impossible que, de guerre lasse, Eulalie n'opérât pas sa retraite, et alors nous resterions maîtres du terrain. En nous montrant plus obstinés qu'elle, nous devions l'emmener là ; et pour achever ce qui restait à faire, nous avions la nuit entière devant nous. Sous cette impression, je retrouvai mon sang-froid et me renfermai dans l'impassibilité la plus complète.

Ni le chevalier, ni la chanoinesse n'étaient d'humeur à m'imiter ; ils se connaissaient de longue main et avaient beaucoup de choses à se dire ; à peine en face l'un de l'autre, ils en vinrent à des compliments où le ton s'élevait petit à petit et qui insensiblement tournaient à l'aigre :

— Toujours fringant, ce Rigobert! disait-elle.

— Et vous, toujours imposante, ma chère! répondait-il.

—Ah ça! chevalier, vous jetez donc des sortilèges sur les journaux? Ils sont pleins de vous.

— Mon Dieu! Eulalie, il en est d'eux comme des juges des jeux floraux! Il faut savoir les prendre!

— Le fat! dit la chanoinesse à demi-voix.

— Son clou est rivé! dit tout bas le chevalier.

L'entretien continua dans ces termes et sur ce pied, tantôt caustique, tantôt badin. Les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre et le tournoi ne manqua pas d'intérêt. De loin en loin, Rigobert, pressé trop vivement, se retournait vers moi et m'interrogeait du regard. Il semblait me demander ce que signifiait cette rencontre et pourquoi un rendez-vous sérieux déviait ainsi de son objet. Par un geste, je me portais à son secours, l'exhortais à la patience et m'excusais d'un procédé si inhospitalier. Tout cela dans un jeu muet et sans me mêler à la querelle. Cependant, il y eut un moment où cette réserve ne me fut plus permise. Le nom de Lucien venait d'être prononcé et Eulalie y insistait d'une façon significative. Je craignais que le chevalier ne s'y méprît et ne commît une indiscrétion : j'intervins.

— Chanoinesse, lui dis-je, ménageons les absents. Tenez, j'entends des pas ; c'est peut-être Lucien qui arrive, je l'attends ce soir.

— Bah! s'écria-t-elle, que ne le disiez-vous plus tôt! Eh bien! s'il est là, mon cher, vous pouvez être certain que mon agent n'est pas loin ; c'est le corps et l'ombre : tout va s'éclaircir.

En effet, un petit mouvement, sensible de l'intérieur, venait d'avoir lieu dans mon antichambre ; la clé avait tourné dans la serrure, et, en se rapprochant de la porte, on distinguait un son confus de voix dans la direction de l'escalier. Je n'y tins pas, et, laissant les champions aux prises, j'allai vers le bruit. C'était la femme de service qui échangeait des explications avec un laquais de fort bonne mine chargé d'un message pour moi. Il avait l'ordre formel de me le remettre en mains propres et ne voulait pas s'en dessaisir.

— M. Nebomicène! disait-il avec un accent alsacien des plus prononcés.

Ma servante avait beau l'assurer que j'étais sorti et offrit son entremise, le laquais n'admettait pas cette combinaison il voulait exécuter ses ordres à la lettre et me réclamait en clai[illegible]ces. La négociation en était là, lorsque je me montrai.

— M. Nebomicène! répéta le laquais en se tournant de mon côté.

— C'est moi! lui dis-je.

Il m'examina un instant en homme qui a l'habitude des missions secrètes et tient à ce que les lettres ne se trompent pas de destination. Ce coup d'œil me fut favorable, il faut le croire, et lui démontra mon identité, car il s'exécuta ;

— Voilà, dit-il en me remettant la précieuse missive, et se retirant après un profond salut.

Je ne savais que penser de ce message et du tour mystérieux qu'on y avait pris, lorsque je jetai les yeux sur l'adresse.

— De Lucien! m'écriai-je. Et c'est un laquais qui l'apporte! Point ne doute : c'est de chez la comtesse qu'il m'écrit.

Je brisai le cachet avec impatience et embrassai d'un regard l'ensemble du billet ; il se composait de quelques lignes tracées à la hâte.

" Mon cousin,

" Je suis vraiment confus de ce que je vais vous dire et ne sais comment m'excuser. Il faut que je connaisse votre bonté pour en avoir le courage. Je ne puis me rendre près de vous ; je vous envoie un exprès. Tout s'est expliqué, tout s'est arrangé : il n'y avait dans tout cela qu'un malentendu et un peu d'enfantillage de ma part. Il n'en reste rien, si ce n'est le très vif regret de vous avoir donné ce souci et causé cette peine. Que votre cœur me le pardonne, et si vous avez associé quelqu'un à ma confidence, veuillez le comprendre dans les excuses que je vous fais et les remerciement que je vous adresse.

" Sitôt que je serai libre, j'irai vous raconter les choses avec plus de détail.

[*A continuer*] " LUCIEN."

OBLIGATION PERDUE—Par le soussigné, résidant à Arnaudville, une obligation contre Lucien A. Guilbeau en faveur de Arnaud frères et endossée par Jacques Arnaud, pour la somme de trois-cent-trente-sept et 45-100 piastres. La dite obligation est datée du 22 Juin, et est payable à demande. Le public est, par ces présentes, avertis que le dit billet n'est payable qu'au propriétaire.

JACQUES ARNAUD.

BATEAUX A VAPEUR.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS ET WASHINGTON.—Le steamer RED RIVER, Capt. R. J. Dorsey, bien connu dans notre navigation comme bon marcheur et excellent bateau, ayant été completement réparé, reprend sa place comme paquebot régulier entre les Opelousas et la Nlle.-Orléans, sous le commandement du Capt. Dorsey.

Le Red River continuera dans notre navigation pendant toute la saison, et transportera le frêt et les passagers aux taux ordinaires.

Dans les eaux basses, il sera remplacé par un bateau tirant moins d'eau.

Pour frêt ou passage, (ses emménagemens étant des meilleurs,) s'adresser à bord ou à

ANDERSON & THOMPSON, Washington.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS, WASHINGTON ET LE BAYOU BŒUF.—Le bateau-à-vapeur fin marcheur et très élégant, SYDONIA, Capitaine Gustave Louaillier, expressément construit pour cette navigation, fera désormais des voyages réguliers entre les Opelousas, Washington, le Bayou Bœuf et la Nouvelle-Orléans. Il est bon marcheur, sûr, comfortable, bien construit et tirant peu d'eau. Les officiers porteront toute leur attention à satisfaire ceux qui daigneront les encourager. Pour plus amples informations, s'adresser à bord. Mars 31.

PAQUEBOT DE LE NLLE-ORLEANS ET DE WASHINGTON.—Le steamship A. FUSELIER, Capitaine John Lyons, reprend, cette saison, sa place dans notre navigation, et partira de la Nouvelle Orléans, MARDI, le 3 April, at 5 heures P. M. Le Fuselier est un steamer de première classe, et possède une réputation comme bateau sain, dans tous les bureaux d'assurance de la Nouvelle-Orléans. Il est d'une solidité et d'une force extraordinaires, et est un des plus fin marcheurs que nous ayons dans notre navigation. Il a de bons aménagemens pour une trentaine de passagers. Fret. raisonable ; prix du passage, 6 piastres d'ici à la Nouvelle-Orléans et vice versa. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à ses Agent, CHAS. DE BLANC, Nlle.-Orléans, ou à

ANDERSON & THOMPSON, Washington.

EDUCATION.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidée par Mmlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Première Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront compris les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Maintien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'instructrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal, a l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixés par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commencement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musique sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
Le Peinture	20 00
Ouvrages à l'Aiguille	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 10, 1855.

AVERTISSEMENT LEGAL.

$500! TOUS CONTRIBUABLES, qui n'ont pas encore payé leurs Taxes de Paroisse pour 1854 sont, par ces présentes, avertis que le soussigné fait servir maintenant sur chaque retardataire, une notice écrite et requise par la loi, et que, trente jours après le dit service, il saisira et vendra les propriétés de chaque délinquant pour le payement de ces dites Taxes.

On pourra le trouver pendant les trente jours qui suivront cette date (les Dimanches exceptés) aux Opelousas, au bureau de F. & E. N. Cullom.

ELBERT GANTT, Collecteur.

Opelousas, 5 Mai, 1855.

Prospectus of "The Opelousas Patriot."

THE UNDERSIGNED will commence the publication, in the town of Opelousas, on SATURDAY, March 3, of a Weekly Newspaper, in the French and English Languages, to be entitled "THE OPELOUSAS PATRIOT," devoted to the periodical dissemination of all intelligence of a Local, Political, Statistical and Miscellaneous character, calculated to please and inform the various classes of readers who may consult its columns.

In Politics, the "Patriot" will be Independent, but not Neutral. The Editors will freely expose to the public inspection the tendency of Public Measures and the conduct of Public Men. Renouncing such names as "Whig" or "Democrat," whether implying censure or praise, they will watch closely the current of events, with the view of commending what is good and condemning what is bad. Measures promotive of the general welfare will be advocated, irrespective of the sources whence they emanate; while the official conduct of public servants will be fearlessly but respectfully exposed to the general scrutiny, in such terms as circumstances may justify.

In the Miscellaneous department, the "Patriot" will embrace such articles as may be deemed best suited to the tastes of its readers; and these articles, whether original or selected, will be concise, brief and practical. Under this department will be included such items as have a tendency to direct public inquiry to the best means of promoting the Agricultural interests and the general business pursuits of our own Parish.

The Editors of the "Patriot" will use every exertion to impart peculiar interest to the local department. But little is known abroad of the vast but undeveloped country embraced within the limits of the old County of Opelousas. The statistics, population, topography and general resources of this region will, from time to time, receive attention commensurate with their importance. The health, beauty and fertility of the country offer many inducements to immigration; and no pains will be spared to portray adequately these attractive features—to invite population and enterprise to our soil, in order to develop its resources and enhance its wealth.

Much care will be bestowed upon the Editorial department, and writers of acknowledged ability will occasionally contribute to its columns. In its Typographical execution, the "Patriot" will challenge comparison with its most attractive cotemporaries.

All articles of general interest, when briefly written and accompanied by the names of the writers, will be inserted; while communications of a personal character will invariably be rejected. In advancing their opinions, the Editors will do so courteously, avoiding every expression calculated to wound the most delicate sensibility.

The Editors have embarked in their enterprise with zeal and confidence, at the instance of many public-spirited friends. With a full determination to succeed, they will spare neither industry nor capital to win the public confidence, and to deserve general patronage.

The "Patriot" will be published at the moderate rate of TWO DOLLARS AND FIFTY CENTS a year, payable in advance—thus placing it within the reach of a numerous circle of readers.

ALBERT DEJEAN,
CYRUS THOMPSON,
ALF. LIVINGSTON.

Opelousas, February, 1855.